

folio
POLICIER

PATRICK
PÉCHEROT

Pour tout
bagage



FOLIO POLICIER

Patrick Pécherot

Pour tout bagage

Gallimard

*Couverture : © Jean-Pierre Leloir / Gamma-Rapho et Deepol by
Plainpicture.*

© Éditions Gallimard, 2022.

Né en 1953 à Courbevoie, Patrick Pécherot publie son premier roman, *Tiurai*, en 1996. En 2002 il obtient le Grand Prix de littérature policière pour *Les brouillards de la Butte*, premier volet d'une trilogie sur le Paris populaire de l'entre-deux-guerres. En 2009, *Tranchecaille*, polar dans les tranchées, obtient le Trophée 813. En 2011, dans *L'homme à la carabine*, roman collage, l'auteur brosse le portrait d'André Soudy, le plus jeune membre de la bande à Bonnot. Flâneur impénitent, il signe en 2012 un *Petit éloge des coins de rue*, invitation à la balade dans les quartiers du quotidien. *Une plaie ouverte*, paru en septembre 2015, a obtenu le prix Transfuge du meilleur polar français et *Hével*, sorti en 2018, le prix Marcel Aymé et le prix Mystère de la critique. Les livres de Patrick Pécherot ont tous paru aux Éditions Gallimard.

Pour tout bagage, on a sa gueule
Qui cause des fois, quand on est seul
Ça fait parfois un d'ces boucans,
C'est c'qu'on appelle la voix du d'dans...

LÉO FERRÉ

*Time it was, and what a time it was, it was
A time of innocence, a time of confidences
Long ago it must be, I have a photograph
Preserve your memories; they're all that's
left you*

PAUL SIMON

J'ignore qui était Edmond Vuillat, pourtant nous l'avons tué. Il est étendu sur le sol en ciment d'un parking urbain. Près d'une Renault 16 identique à celle que conduisait Georges Pompidou, cigarette au bec. Sur la photo, sa silhouette évoque celle du président décédé quelques mois plus tôt mais il ne doit pas sa mort à la maladie qui a rongé le chef de l'État. Une balle d'un calibre respectable s'est frayé un chemin à travers sa poitrine pour la faire exploser. *Le Parisien* révèle qu'il profitait de sa pause déjeuner pour prendre, chez l'horloger-bijoutier, livraison de la montre destinée à la première communion de sa fille.

La photographie est de qualité médiocre. Le papier journal et un réglage approximatif des rotatives l'ont noircie à l'excès. Ainsi exposé, Edmond Vuillat ressemble aux cadavres interlopes dont l'hebdomadaire *Déetective* fait ses choux gras. Pourtant, sa seule incursion dans l'univers du crime est photographique. C'est à une balle perdue qu'il doit sa présence dans la rubrique des faits divers.

On imagine la scène. La détonation, le silence qui lui succède, la stupeur des témoins puis les cris qui ramènent à la réalité des vies foutues.

À une seconde près, Edmond Vuillat gagnait la rue et la bijouterie. Ce n'était pas son jour. Il est sorti de voiture à l'instant précis où passait une dragée qu'il a prise de plein fouet.

«Qu'est-ce qu'il foutait là, ce connard?» Le tireur n'aura pas trop d'une vie pour ressasser la question et se ronger l'âme. Parce qu'il en a une, tout de même. Une conscience, si on préfère. À voir le monde en noir, on écrirait qu'elle est professionnelle, sa conscience, qu'il s'en veut d'avoir salopé son boulot. Mais le flingueur n'est pas un tueur de métier, un de ces types froids et terriblement efficaces. Il a gagné de quoi occuper ses nuits blanches. Autant dire qu'il a décroché le pompon! Et c'est autre chose que la queue du Mickey qu'il décrochait sur les chevaux de bois de son enfance.

Edmond Vuillat... Une vie, du rien, un soupir, le vol d'une feuille. Avant que tu rencontres cinq crétiens armés d'un pistolet qu'ils n'ont pas été fichus d'apprivoiser, je t'offre un répit. 2'37, la durée d'une chanson. *À l'hôtel des cœurs brisés*, la reprise par Johnny Hallyday du *Heartbreak Hotel* d'Elvis Presley. L'autoradio de ta Simca 1100 la diffuse. Cœur brisé... Le tien bat encore. Tu fredonnes, Edmond. Johnny et toi, c'est une longue histoire. Il a chanté tes amours adolescentes. Il a été griveton, comme toi, à dix-huit piges, calot et fourragère. *Je n'suis qu'un soldat, comme d'autres là-bas...* Il t'a aidé à retenir la nuit. Votre première, Chantal et toi. Elle a laissé des traces en ces temps sans pilule. Vous voici petits mariés, à dix-neuf ans.

Je te bâtis une vie, Edmond. Elle est banale. Je t'en ai forgé tant pendant mes insomnies mais c'est celle-là que je garde. Son cours insignifiant, ta silhouette, tes gestes que j'invente. Le boulot, votre logement HLM rue Charles-Lorilleux, à Puteaux. Près de la gare. Une cité de briques rouges, le

F3 à cuisine et salle de bains, un luxe des Trente Glorieuses. L'école dans la cité. Groupe scolaire Marius-Jacotot. Bâtiment filles : cour de récré, cordes à sauter. Bâtiment garçons : cour identique, billes et calots. En vis-à-vis, le moulin Chantecoq. Plus haut, la place des Bergères. À lire le nom des rues, on sentirait la pâture et la ferme. Les banlieues ouvrières ont eu l'enfance rurale. La Garenne, les Bruyères, les Vignes... Ouvrier, le coin ne l'est plus davantage. Démolies les usines. Lorilleux et ses encres, Coty et ses parfums, Sud-Aviation, les réveils Jaz et les canots Zodiac... Les vieux de la vieille pioncent au champ des allongés. Le prix du mètre carré a drainé de nouveaux arrivants. Couples à poussettes et mioches jolis. Trentenaires à trottinette, Marie Victoire et Louis Pierre. Velours et cachemire.

Rouvrir les albums photos, on ne devrait jamais. Un fantôme en amène d'autres.

La même chierie, toujours, avec les morts. Ils vous reviennent en doux reproches de les avoir mal aimés. Ils ne veulent pas déranger, ils s'excuseraient, presque. Vous flanquer le bourdon, ils ne le font pas exprès. Mais, à les revoir, on s'en veut de tout. On ne leur a rien dit d'essentiel de leur vivant. C'est le plus moche.

Tu veux savoir, Edmond. Tu veux comprendre pourquoi le choc dans ta poitrine, le bond en arrière, la douleur fulgurante et le néant... C'est bête comme chou. La balle t'a fauché sans raison. Nous, tes assassins, n'avons de circonstance atténuante que notre bêtise crasse. Pas glorieux. Ta

mort n'est pas glorieuse. Pour t'expliquer, il faut ouvrir la boîte à souvenirs, y piocher des fragments de mémoire, des morceaux d'histoires. Ça fera un drôle de pêle-mêle sur ma table de travail. Des objets, des coupures de presse, des photographies. Beaucoup de photographies. Elles semblent si anciennes, et ceux qui y figurent si lointains... On se reconnaît à peine. La vie a passé, on tentait de la repeindre en trompe-couillon, d'effacer les taches de sang. Le contexte, la jeunesse, n'est-ce pas, la jeunesse et les temps différents...

Peine perdue, elles sont là, les images. Le pire est qu'à les regarder on regretterait nos airs niais, nos gueules d'anges, nos chairs fermes. Même la suffisance idiote qui nous faisait donner des leçons à la terre entière.

La boîte à souvenance ouverte, elle est impossible à refermer. Alors j'ai étalé les photos, les articles, les vestiges, j'ai mélangé le tout. Et j'y farfouille.

Kodachromes

Photo n° 1

Elle provient d'un film amateur au format Super 8. Un projecteur lui rendrait vie. Sur un drap tendu au mur, on verrait débouler quatre garçons dans le vent. Ils miment les Beatles cavalant dans *A Hard Day's Night*. De gauche à droite, il y aurait Yvon Cauvain, Paul Mardel, Antoine Darbois – pour l'occasion, il a coiffé une casquette évoquant celle de Ringo Starr dans le film de Richard Lester – et Arthur Sorot, ma pomme.

Ils courent. Le vieux monde est derrière eux. Leur sourire pourrait moucher les étoiles mais ils s'en garderaient. Les étoiles, ils veulent les décrocher. Scintillantes et chaudes encore de poussière lactée. En courant, ils jettent des mots en l'air qu'il faudrait lire sur leurs lèvres ; les petits films qu'on prenait en famille sont muets, leur seule bande son est le ronflement du projecteur.

Quatre garçons courent...

On court beaucoup alors. Le running n'a pas encore lâché sur les trottoirs ses joggeurs fluos et connectés mais on court. «Hô, Hô, Hô Chi Minh! Che, Che, Guevara!» Dans les cortèges qui battent le pavé tous les quatre matins on cavale devant les camarades, devant les badauds, devant les flics...

Lorsqu'on ne court pas, on lit *Charlie, Politique Hebdo*, *Le Monde libertaire*, *Tout!*, *La Gueule ouverte* et des brassées de brûlots feuilletés à La Joie de lire, la librairie de François Maspero, rue Saint-Séverin, à Paris. Elle n'a pas encore mis la clé sous la porte, plombée par le «vol révolutionnaire» prôné par les situationnistes à l'encontre de son fondateur accusé d'être «un marchand de la révolution».

Paul a dix-sept ans. Il court. À gauche toute dans le capharnaüm des groupes, groupuscules, organisations microscopiques... Analyses fortiches, bagous radicaux, le capitalisme et ses contradictions démontés pièce par pièce. Le Meccano de la pensée. La révolution culturelle en kit. La tirade mastarde : faire des compromis c'est se compromettre, seule la lutte paie, le combat continue... et cent conneries issues des mêmes bréviaires... La guerre de classe est déclarée... *Nous sommes les nouveaux partisans... Où allez-vous camarades, avec ces fusils chargés? / Nous tendons des embuscades, viens rejoindre notre armée...*

Comme une fille / La rue s'déshabille / Les pavés s'entassent / Et les flics qui passent / Les prennent sur la gueule...

C'est du verbiage sans fin, du battage de camelot,

des torsos bombés à qui mieux mieux, du braillard enfumé. Paul adore.

Photo n° 2

Une chambre de lycéen. Il y a le lit, les bouquins sur le cosy, la carpette élimée... Assis au bord du lit, il y a moi. Je tiens une guitare comme je l'ai vu faire à un tas de gars qui usent leurs bottes entre Frisco et la Grosse Pomme. Au mur, une pochette de disque. *The Freewheelin'*. 1963, Bob Dylan et une fille pendue à son bras descendent Jones Street, dans Greenwich Village enneigé. Ils s'aiment, ils sont beaux, ils sont jeunes, ils sont fauchés. Bob écume les clubs de folk, il espère que son album aura plus de succès que le premier. La fille se nomme Suze Rotolo. Elle se serre contre lui sans qu'on sache si c'est pour se réchauffer ou le protéger. Dylan porte un blouson trop léger pour la saison, il a enfoui les mains dans les poches de son jean. *Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées / Mon paletot aussi devenait idéal*. Rimbaud est quelque part au bout d'une rengaine, endormi dans le combi VW à gauche sur l'image ou dans une chambre meublée au troisième étage, là, tu vois? Près de l'escalier de secours métallique qui zèbre la façade de cet immeuble de briques. Oui, là...

Quand sortira *The Freewheelin'* Bob et Suze seront bientôt séparés. *Don't Think, Twice It's All Right*.

Qui d'entre nous n'a pas rêvé de descendre Jones

Street un matin de neige paresseux. Le nez en l'air, une main en visière à cause du ciel trop blanc et le cœur gonflé de pur amour : « Ohé, Bob, tu es là ? » Et la fenêtre ouverte sur le visage encore adolescent et déjà sacrément sûr de lui : « Hello, mec ! Tu as quitté la belle France ? Comment va Françoise Hardy ? Allez, monte ! »

Je m'éloigne du sujet... Sautons nos mirages de virées sac au dos, les route 66 et les highway 61. Laissons filer vers le nord (*when the wind hit heavy on the borderline*) ces trains de marchandises longs comme les nuits d'hiver. Ne réveillons pas le hobo transi entre les caisses d'un wagon à courants d'air. Nous ne chaufferons pas nos os aux feux de ces gitans énigmatiques qui sont peut-être, simplement, les descendants de babas cool assez fanés pour avoir traîné leurs sacs de couchage dans les concerts mythiques du festival de Newport, de Monterey ou les soirées étoilées de la Rolling Thunder Revue quand Bob Dylan, encore lui, khôl aux yeux, et Joan Baez, foulards indiens en pagaille, enchaînaient les duos et les verres de tequila.

Faisons l'impasse sur les cafés d'étudiants new-yorkais, les donuts de chez Dough, les campus où retentissent les ballades débutantes de Paul Simon et Art Garfunkel. *Old friends, winter companions, the old men...* Désertons les rues jonchées de papiers gras, journaux, gobelets de plastique et sachets kraft imbibés de benzine, d'éther et de mauvais bourbon.

The dream is over.

« Patrick Pécherot pose un regard plein de nostalgie sur les idéaux de Mai-68, à travers l'histoire tragique d'une bande de bras cassés qui se rêvaient héros de la révolution. »

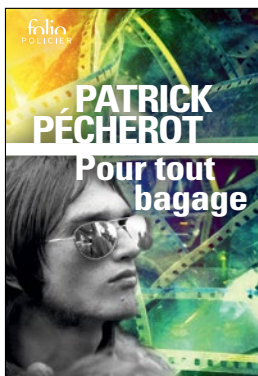
CHRISTINE FERNIOT, *TÉLÉRAMA*

Pour tout bagage

1974, cinq lycéens, la tête pleine de rêves fumeux, abattent par erreur un passant alors qu'ils pensaient agir comme leurs « héros », les membres d'un groupe anar qui venait d'enlever un banquier espagnol à Paris. Lorsque, quarante-cinq ans plus tard, l'un d'eux commence à recevoir anonymement le récit de leur histoire, il part à la recherche de ses anciens camarades. Au gré d'une déambulation nostalgique entre passé et présent, il reconstitue enfin toutes les circonstances du drame et fait resurgir une vérité inattendue...

PATRICK PÉCHEROT

Patrick Pécherot est notamment l'auteur de *Tiuraï* (1996), *Les brouillards de la Butte* (Grand Prix de littérature policière 2002), *Belleville-Barcelone* (2003) et *Boulevard des Branques* (2005), *Tranchecaille* (Trophée 813 du meilleur polar francophone 2009), *Une plaie ouverte* (prix Transfuge du meilleur polar français 2015) et *Hével* (prix Mystère de la critique 2019, prix Marcel Aymé 2018).



POUR TOUT BAGAGE
PATRICK PÉCHEROT

Cette édition électronique du livre
Pour tout bagage de Patrick Pécherot
a été réalisée le 25 septembre 2023
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073031334 - Numéro d'édition : 611309).

Code produit : U58705 - ISBN : 9782073031372.

Numéro d'édition : 611313.